

## TELEGRAPHE OFFICIEL.

*Laybach, dimanche 18 octobre 1812.*

## E X T É R I E U R.

## ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE.

*Albany, 7 août.*

Un aide-de camp du général Smith est arrivé aujourd'hui de Keensborough, et nous a rapporté des nouvelles intéressantes. Les forces militaires du Bas-Canada se concentrent à Chambli. La milice française est devenue suspecte aux anglais. Il y a eu un soulèvement aux Trois-Rivières dans lequel un sergent du 38.<sup>e</sup> régiment et huit soldats ont été tués. La présence du gouverneur a été nécessaire pour rétablir l'ordre et prévenir de nouveaux malheurs.

Le 3, le capitaine Perrault, qui commande une compagnie de canadiens français, s'est pris de querelle avec un officier anglais. Ils se sont battus près de la petite ville appelée la Prairie, et le capitaine Perrault a blessé son adversaire. La balle de son pistolet s'est logée dans la cuisse droite de l'officier anglais, qui a été transporté à Mont-Réal.

Les anglais ont avec eux 400 sauvages. La plus grande partie de cette troupe appartient à la tribu des abenakis, dont le village est situé sur le Saint-Laurent, vis-à-vis la ville des Trois Rivières. Ils ont dansé la danse de la guerre devant le commandant anglais. Nous nous préparons de notre côté à leur faire danser une danse plus sérieuse s'ils n'avaient de paraître sur nos frontières.

Ils ont éprouvé, dans la dernière guerre, que les yankees (1) ne sont pas faciles à épouvanter. Il est pourtant fâcheux que le peuple anglais, qui aime à vanter son humanité, prenne pour auxiliaires des hommes féroces ou plutôt des assassins dont les plus brillants exploits se bornent à brûler des fermes isolées et à tuer des femmes et des enfans.

*( Jour. de Paris. )*

(1) Ce mot est un sobriquet que les anglais avoient donné comme une marque de mépris aux habitans de la nouvelle-Angleterre, et que ceux-ci, après avoir battu leurs ennemis, ont conservé comme une marque d'honneur.

## P R U S S E.

*Jena, 7 septembre.*

Ont lit dans un de nos journaux les réflexions suivantes sur les résultats désagréables que l'occupation probablement très prochaine de Moscou, aura pour les habitans de Pétersbourg.

„ Si l'armée française s'avance jusqu'à Moscou, la ville de Pétersbourg se trouvera séparée de la plupart des provinces d'où elle tiroit ses subsistances. Les amateurs de la bonne chère y passeront un triste hiver cette année. Ils n'auront ni bissteck, ni rosbef, car les troupeaux de bœufs de l'Ukraine, qu'on amenoit ordinairement à Pétersbourg, ne pourront plus y arriver, toutes les routes entre cette ville et l'Ukraine étant occupées par l'armée française. Les tables de Pétersbourg n'offriront ni de rai-

sin d'Artrakan, ni des vins de la Tauride ou de Tokai, ni des pommes-nalivi de Moscou. Les husons du Wolga et les esturgeons de la mer Caspienne courent aussi risque d'être interceptés. Un mal plus sérieux, c'est que le blé de la Pologne, de Koursk, d'Orel, va manquer à la population de la capitale russe; le pain blanc y va devenir fort rare, ou du moins extrêmement cher. Il reste pour ressource aux habitans de Pétersbourg un peu de seigle de la Finlande, ainsi que le caviar et le veau d'Archangel.

*Die 7 septembre.*

Le 18, M.<sup>me</sup> la maréchale duchesse de Reggio est arrivée ici, et a continué sa route le 20 pour aller rejoindre son époux à Wilna.

*( Jour. de l'Empire. )*

## P O L O G N E.

*Mittau 6 septembre.*

Notre gazette, qui paroît maintenant sous la censure prussienne, publie l'article ci-dessous:

S. M. l'Empereur Napoléon a, par un décret du 22 août, donné la décoration de la légion d'honneur aux généraux et officiers de l'état-major du corps d'armée prussien ci-dessous nommés, pour leur témoigner sa satisfaction sur la bravoure qu'ils ont déployée dans la journée du 19 juillet à Eckau, savoir: le lieutenant-général de Masselbach, le colonel de Röder, le lieutenant-colonel de Lossow, le lieutenant-colonel-brigadier de Horn, le major de Schmidt, les majors de Thiele, de Huller, de Lepel et de Brausse.

*( Journ. de Paris. )*

## I N T É R I E U R.

## E M P I R E F R A N Ç A I S.

*Paris, le 6 octobre.*21.<sup>e</sup> BULLETIN DE LA GRANDE ARMÉE.*Moscou, le 20 septembre.*

Trois cents chauffeurs ont été arrêtés et fusillés. Ils étoient armés d'une fusée de six pouces, contenue entre deux morceaux de bois; ils avoient aussi des artifices qu'ils jettoient sur les toits; le misérable Rostopchin avoit fait confectionner ces artifices en faisant croire aux habitans qu'il vouloit faire un ballon qu'il lanceroit plein de matières incendiaires sur l'armée française. Il réunissoit sous ce prétexte les artifices et autres objets nécessaires à l'exécution de son projet.

Dans la journée du 19, et dans celle du 20, les incendies ont cessé. Les trois quarts de la ville sont brûlés, entre autres le beau palais de Catherine, meublé à neuf. Il reste au plus le quart des maisons.

Pendant que Rostopchin enlevait les pompes de la ville, il laissoit 60,000 fusils, 150 pièces de canon, plus de 100,000 boulets et bombes, 1,500,000 cartouches, 400 milliers de poudre, 400 milliers de salpêtre et de soufre. Ce

n'est que le 19 qu'on a découvert les 400 milliers de poudre et les 400 milliers des salpêtre et de soufre, dans un établissement situé à une demi-lieue de la ville; cela est important; nous voilà approvisionnés pour deux campagnes. On trouve tous les jours des caves pleines de vins, et d'eau de-vie.

Les manufactures commencent à fleurir à Moscou; elles sont détruites. L'incendie de cette capitale retarde la Russie de cent ans.

Le tems paroît tourner à la pluie. La plus grande partie de l'armée est casernée dans Moscou.

*Bulletin imprimé du gouverneur général de Moscou.*  
( sans date )

Notre avant garde est pres de Ghjat; la position occupée par nos troupes est redoutable, et S. A. le prince est dans l'intention de livrer une bataille. Notre armée égale en nombre celle de l'ennemi, et sous deux jours elle sera encore augmentée de 20 mille hommes. Nos troupes sont toutes russes, toutes d'une même religion, toutes sous un même souverain; elles combattent pour l'église de Dieu, leurs maisons, leurs femmes, leurs enfans et les tombeaux de leurs pères. L'ennemi se bat pour avoir du pain. S'il perd une bataille, il sera réduit à prendre la fuite.

On a amené ici des blessés; ils sont dans le palais Golorin, je les ai été voir, les ai fait manger et j'ai assisté à leur coucher.

Ils ont combattu pour vous; vous devez ne pas les abandonner, et adoucir leurs souffrances par vos visites et votre conversation.

Nourrissez même les forçats, ils sont des sujets fidèles de notre souverain, et nos amis. Comment leur refuser des secours?

*Proclamation du gouverneur général de Moscou, publiée le 11 septembre, la veille de l'arrivée de l'Empereur.*

Frères! notre armée immense défendra la patrie au péril de sa vie.

Empêchons l'ennemi perfide d'entrer à Moscou. Ne pas seconder les nôtres de toutes nos forces seroit un crime: Moscou est notre mère. Elle nous a nourris: c'est d'elle que vous tenez vos richesses. Je vous appelle, au nom de la mère du Sauveur, à la défense des temples du Seigneur, de la ville de Moscou et de toute la Russie. Armez vous comme il vous sera possible, cavaliers et fantassins. Prenez du pain pour trois jours; rassemblez vous sous la bannière de la croix, et rendez vous au plus tôt sur les trois montagnes. Je serai avec vous et nous exterminerons le perfide. Gloire à ceux qui seront au combat. La patrie reconnoissante conservera la mémoire de ceux qui mourront pour elle. Ceux qui seront de mauvaise volonté, en recevront le châtement au jugement dernier.

*Proclamation du gouverneur général de Moscou Rostopchin.*

Le bruit court ici que j'ai défendu la sortie de la ville. Si cela étoit ainsi, on verroit des soldats placés aux barrières, et des milliers de voitures de toute espèce ne sortiroient pas de tous les côtés. Je suis bien aise que les dames et les femmes des marchands partent pour leur tranquillité. Moins il y a de peur, moins il y a de péril. Mais je blâme les maris, les frères, et les parens qui sont

partis avec les femmes dans l'intention de ne pas revenir. C'est mal agir s'ils croient qu'il y a du danger, et ils courent de honte s'il n'y en a pas. Je réponds sur ma parole que l'ennemi n'entrera pas à Moscou, et voici pourquoi dans les armées il y a 130 mille hommes d'élite, 1,200 pièces de canon et S. A. le prince Koutouzow a été choisi par l'Empereur pour commander toute l'armée. Derrière l'ennemi les corps des généraux Tormansow et Peltchagow se montent à 85 mille hommes d'infanterie et de cavalerie. Le général Milaradavitsz est venu à Kolouga à Mojaïsk avec 30 mille hommes d'infanterie, 3,800 de cavalerie et 84 pièces de canon. Le comte Mikow arrivera dans trois jours à Mojaïsk avec 24 mille hommes qui seront suivis des autres sept mille. Il y a à Moscou à Klin, à Zavidow, à Podolsk, 14 mille hommes d'infanterie. Si ces forces ne suffisent pas pour battre le perfide ennemi, je vous dirai: Allons, mes amis les Moscovites! marchons aussi. Nous rassemblerons 100 mille hommes, nous prendrons l'image de la Sainte Vierge et 12 pièces de canons, et nous mettrons fin à tout ensemble.

L'ennemi a 150 mille hommes, tant des siens que de tout ce qu'il a pu ramasser. Ils se nourrissent de viande de cheval.

Voilà ce dont je vous fait part, afin que les uns se réjouissent et les autres se tranquillisent, sur tout à cause de l'arrivée prochaine de l'Empereur dans sa fidèle capitale.

Lisez; il est facile de tout comprendre, mais ne faites aucune induction de tout ce que je vous communique.

*Bulletin imprimé du gouverneur général de Moscou, du 12 septembre.*

Je pars demain pour me rendre près de S. A. le prince Koutouzow, pour prendre, conjointement avec lui, des mesures pour exterminer nos ennemis. Nous enverrons le diable ces hôtes, et nous leur ferons rendre l'âme.

Je reviendrai pour le dîner, et nous mettrons demain à l'oeuvre pour réduire en poudre les perfides.

— Si jamais quelqu'un avoit pu mettre en doute l'affreuse barbarie des Russes, la manière dont ils se conduisent dans leur propre pays la feroit mieux connoître que tout ce qu'on a imprimé sur les mœurs de ces peuples féroces. Vaincus par nos armes, ils se vengent de leurs défaites en brûlant les villes qu'ils n'ont pu garder. Les femmes, les enfans, les vieillards, leurs propres blessés même sont les victimes de leur rage insensée et de leur orgueil brutal. Nous ne semblons les poursuivre que pour les sauver de leur propre fureur; et ceux auxquels l'ivresse de la victoire pourroit faire pardonner quelques désordres, n'arrivent jamais que pour sauver un peuple des excès de l'armée qui est chargée de la défendre. Que deviendroit l'Europe civilisée, si cette nuée d'incendiaires pouvoit y pénétrer? Les ruines de Rome et d'Italie sont là pour répondre. Les Barbares d'aujourd'hui sont encore les Barbares d'autrefois. S'il y eût jamais une guerre nationale, c'est sans doute la guerre entreprise pour abattre ce colosse sanguinaire qui, depuis un siècle, s'avance sur l'Europe au bruit des chaînes dont il menace sa liberté, à la lueur des torches dont il veut éclairer sa ruine. Au siège de Vienne, elle fut sauvée une première fois de l'invasion des Barbares; mais sa tranquillité étoit, pour ainsi dire, sans gar-

rantie. Il falloit qu'un puissant génie réunit et transportât toutes les forces de la civilisation au centre même de la Barbarie, afin de la frapper au cœur. Tel est le grand tableau qui se déroule aujourd'hui aux yeux du Monde étonné, et dont la prise de Moscou forme un des principaux aspects.

On avoit cru que l'ennemi respecteroit sa vieille capitale : on étoit même d'autant plus fondé à le croire, que d'après des lettres dignes de foi, le général en chef de l'armée russe avoit envoyé un parlementaire au quartier général français pour recommander Moscou à la clémence du vainqueur ; mais tel est le désordre qui règne dans cet Empire, qu'un gouverneur ose, de sa propre autorité, armer des bandes de voleurs et d'incendiaires, et espère défendre, avec une poignée d'assassins, une ville dans laquelle toute une armée n'avoit pu se maintenir.

Jamais le délire de la cruauté n'a inspiré une action plus atroce ; le nom de l'homme qui s'en est rendu coupable doit être chargé de l'exécration des contemporains, et flétri par la postérité. Au reste, malgré l'horrible précaution qu'il avoit prise d'emmener ou de détruire les pompes, on a lieu d'espérer que divers quartiers de Moscou séparés par d'immenses terrains, auront été épargnés par l'incendie.

Une lettre que nous avons sous les yeux porte qu'on a sauré de grandes provisions de riz, d'eau-de-vie et de farine, et qu'à chaque moment on y découvroit de nouvelles ressources. La retraite des Russes a été si précipitée, qu'ils n'ont pas même pris le temps de mettre hors de service la nombreuse artillerie qui se trouvoit à l'arsenal.

Mais une chose épouvantable et qui feroit frémir les antropophages mêmes, c'est que le tartare qui gouvernoit Moscou a d'abord fait mettre le feu aux quartiers où sont situés les hôpitaux, et que les 30 mille malades et blessés russes échappés à la mort le jour de la bataille du 7, sont venus la trouver au milieu des flammes allumées par leurs compatriotes. Peut-on donner le nom de peuple à des hommes qui brûlent leurs blessés, à des forcés qui égorgent leurs malades ? Ah ! que l'Europe indignée les voue au mépris de toutes les nations civilisées, et qu'elle appelle sur eux les malédictions des siècles à venir ! (J. de l'Emp.)

## ESPAGNE.

### ARMÉE DU CENTRE.

*Fin du rapport de l'armée du centre en Espagne, adressé par M. le général de division Treillard à S. M. C. etc.*

A deux heures après midi, S. M. desirant s'assurer d'une manière positive quelle étoit la force de l'ennemi de ce côté du Guardarama, et connoître le nombre des troupes qui se disposoit à suivre cette avant-garde, m'envoya l'ordre de rejoindre ma position du matin, et de pousser vivement l'ennemi pour lui faire des prisonniers. Au reçu de cet ordre, et sans attendre un renfort d'une brigade d'infanterie et de six pièces de canon, qui devoient marcher avec moi, je partis avec ma division, qui brûloit d'impatience de se mesurer avec les Anglais. J'arrivai à Majalahonda, où l'ennemi avoit pris, à un quart de lieue en avant du village, une position avantageuse, soutenue par quatre pièces de batterie ; j'ordonnai de suite de l'attaquer. M. le colonel Reizet, commandant la première brigade, chargea à la tête du 13.<sup>e</sup>, soutenu par le 18.<sup>e</sup> de dragons. Trois pièces furent enlevées en un instant ; de nombreux escadrons ennemis chargèrent avec une valeur et

une opiniâtreté sans égale pour les reprendre ; trois fois la brigade fut ramenée, et trois fois elle retourna à la charge ; accablée par le nombre, elle étoit forcée de se retirer, lorsque j'ordonnai aux deux premiers escadrons de la seconde brigade de charger : l'ennemi fut culbuté ; mais arrivés sur les hauteurs qui dominent Las-Rosas, ils y trouvèrent plusieurs escadrons réunis, qui les obligèrent à une retraite qui nous auroit fait perdre le fruit de cette journée, si je ne les avois fait soutenir par la seconde ligne, composée des 22.<sup>e</sup> et 19.<sup>e</sup> de dragons, et du régiment de dragons Napoléon qui formoit ma réserve, à la tête desquels chargèrent M. le général Schiasetti, le colonel Rozat, le colonel Maranessi, M. le capitaine Pitard. Cette charge, aussi vigoureuse que faite à propos, eut un succès complet, et l'ennemi se retira dans le plus grand désordre.

Outre les trois pièces d'artillerie enlevées par la première brigade, et que la seconde empêcha d'être reprises, de nombreux bagages et plus de 200 chevaux tombèrent au pouvoir de la division ; deux lieutenans-colonels blessés, avec une soixantaine de prisonniers, furent ramenés au quartier général. Un officier supérieur, et plus de 150 Anglais et Portugais, restèrent étendus sur le champ de bataille ; enfin, la perte de l'ennemi peut être évaluée à 7 ou 800 hommes tués, prisonniers ou hors de combat. Je ne doute pas que cette belle affaire n'ait puissamment contribué à retarder la marche de l'ennemi et à assurer la tranquillité de la nôtre.

Ce combat de cavalerie est un des plus beaux et des plus extraordinaires qui aient eu lieu, tant par la valeur que par l'acharnement qu'on y montra des deux côtés. Tous les régimens de ma division, celui des dragons Napoléon et les lanciers, ont rivalisé de zèle et d'intrépidité.

Je ne puis trop faire l'éloge de la valeur, du sang-froid et des connoissances militaires qu'a montrés M. le colonel Reizet, qui, dans la retraite du matin, a soutenu seul, à la tête de la première brigade qu'il commande, tous les efforts de l'ennemi. Cet officier, dans la charge du soir, a été blessé de trois coups de sabre. M. le général Schiasetti, et MM. les colonels Rozat, Bart et Maranessi, se sont conduits, pendant toute l'affaire, de la manière la plus brillante. J'ai également à me louer des officiers de mon état-major, qui, par leur zèle et leur dévouement, m'ont parfaitement secondé dans cette journée. Je joins ici l'état des officiers pour lesquels je réclame les bontés de S. M. L'EMPEREUR. Je supplie V. Exc. de vouloir bien appuyer ces demandes près de S. M. C.

J'ai l'honneur, etc.

Signé baron TREILLARD.

## PROVINCES ILLYRIENNES.

*Minearsca 5 octobre 1812.*

Le 1.<sup>er</sup> de ce mois à la pointe du jour, un convoi de 15 batimens, portant pavillon français, entra dans ce canal en pénétrant par le détroit de St. Georges.

Huit grands Trabicoli qui en faisoient partie cotoyant la péninsule de Sabioncello se dirigeoient avec leur chargement vers Klek.

7 autres batimens armés les escortoient et s'approchoient de notre continent ; aperçus par quelques hommes de la garde provinciale, le pavillon français les trompa d'a-

bord, mais tout à coup on vit s'approcher de la vallée de Devernik deux canonnières et une barcasse qui parvenues à trente pas de terre tirèrent un coup de canon à poudre et hissèrent pavillon parlementaire. En même temps une autre canonnière, un sciebach, et une barcasse s'avançoient vers l'ouverture de la vallée.

Au lieu de parlementer, le brave indie et capitaine de la garde Ivichierich, après avoir donné l'ordre de sonner le Tocsin pour rassembler le peuple sous les armes, se retira dans sa maison où s'étant retranché il fit la plus honorable défense; aidé de ses deux frères et d'un négociant de Macarsca nommé Vissanin qui avec un de ses marins nommé Fioretti s'étoit retiré dans la maison voisine; ils soutinrent avec un sang-froid admirable, et par un feu continu de fusils et de tromblons des décharges non interrompues de batimens ennemis, qui ne s'approchèrent un peu plus de terre que pour perdre plus de monde et être ensuite obligés de se retirer honteusement sans avoir même pu s'emparer de la brazzere de Vissanin qu'un coup de canon avoit coulée bas. Cependant les gardes provinciales et les habitans des villages voisins, arrivèrent, mais ils n'eurent plus qu'à suivre les mouvemens de l'ennemi.

Les Anglais ont du perdre environ 30 hommes. Personne de notre côté n'a été blessé. Tout le mal qu'a pu faire l'ennemi s'est réduit à avoir coulé bas une brazzere de vins et endommagé la maison du brave capitaine Frichierich contre la quelle il a été tiré 2 ou 300 coups de canon.

#### V A R I E T É. SUR LES COSAQUES.

On est peu d'accord sur l'origine des Cosaques. Les uns prétendent que ce sont des émigrés polonais, qui, voulant se soustraire à la domination de leurs seigneurs, se sont fixés sur les rives du Don; les autres les font descendre des Russes; quelques uns enfin placent leur berceau auprès du mont Caucase. Cette dernière version paroît la mieux fondée. Cependant ce seroit une erreur de prétendre que les Cosaques actuels sortent tous de cette souche commune car cette première colonie qui vint fonder une petite république indépendante au milieu du plusieurs empires sur lesquels pesoit le régime féodal ou le pouvoir despotique, s'est vue bientôt considérablement augmentée par l'émigration volontaire ou forcée des peuples qui l'entournoient: c'est alors qu'un corps considérable de Polonais se réunit à elle, que des Tatares, des Grecs, des Turcs et des Arméniens, alléchés par l'appât puissant de la liberté, accoururent en foule, et surpassèrent bientôt en nombre les habitans primitifs. Voilà à quoi il faut attribuer la cause des opinions erronées des écrivains, qui se sont perdus en vaines conjectures.

La signification du mot *Cosaque* n'a pas été la source de moins de discussion que l'origine de ce peuple. Chacun la cherchoit dans la langue de la nation dont il le faisoit descendre. Ainsi, l'un prétend qu'il vient d'un mot tartare qui signifie *homme armé*; l'autre, du mot polonais *kosa*, *chèvre*, sobriquet qu'on auroit donné aux Cosaques à cause de leur agilité ou de leur humeur errante et vagabonde; celui-ci le fait dériver de l'espèce de sabre dont il se servent: et celui d'un promontoire appelé *Kossa*. Mais ces interprétations qui reposent sur des raisons trop subtiles pour être adoptées, disparaissent devant celle qu'a

donnée Peysonuel; il la trouve dans le nom même du pays d'où sont sortis les premiers Cosaques, c'est-à-dire chez les *Chasake*, noms des hadilans de la *Chasakia*, province de Circassie.

On divise les Cosaques en Cosaques du Don, de mer Noire, du Volga, d'Orenbourg et de Sibérie; mais on reconnoît en les visitant, que ce sont les membres d'une même famille, dont les qualités physiques, les mœurs, caractère et les constitutions politiques sont les mêmes.

Les Cosaques forment une sorte de république libre indépendante: ils ne relèvent guère de l'Empereur de Russie que par les troupes qu'ils lui fournissent: ils sont divisés par *stanitza*, ou mairies. Chaque *stanitza* a son *altaman* ou chef, qui la gouverne. Cette place est annuelle, et électorale. Autrefois c'étoient les Cosaques eux-mêmes qui y nommoient, et lorsque l'Empereur demandoit des soldats, chaque *altaman* se rendoit sous les drapeaux du czar, à la tête des guerriers de son canton; mais aujourd'hui qu'on a rangé les Cosaques parmi les troupes régulières; ils sont commandés par des colonels qui sont nommés par la cour de Russie, aussi bien que les *altamans*, qui ont par là perdu beaucoup de leur pouvoir.

L'Empereur de Russie accorde à chaque Cosaque une portion de terrain et le droit de pêche dans une certaine étendue: en revanche, le Cosaque s'engage à servir six ans; pendant les trois premières années, il est obligé de combattre en quelque lieu du monde que ce soit; et pendant les dix-sept dernières, dans les limites de l'Empire seulement, à moins qu'on ne le réclame pour les occasions extraordinaires. Après cela, il ne sort plus de son pays où il est encore tenu pendant cinq ans de faire le service de la police intérieure; ensuite, il est absolument libre.

Les Cosaques sont grands, bien faits, robustes, vaillans et adroits; il sont peu propres à la guerre, à cause de leur extrême indisciplin: ils redoutent toute espèce de joug, et sont très jaloux de leur liberté. Gais par caractère, ils sont avides d'amusemens et de plaisirs. Hospitaliers et généreux pour tout ce qui n'est pas ennemi, leur reproche d'être perfides et trahis à la guerre. En général, ils ont des passions très vives; ce qui les rend capables de très belles actions, comme de très grands crimes. (La suite au numero prochain.)

#### A V I S pour la 3.<sup>me</sup> fois.

Le propriétaire des bains de cette ville, a l'honneur de prévenir le Public que, depuis la saint Michel 1812 jusqu'à la saint George 1813, les bains ne se prépareront pas sans ordre préalable des Amateurs.

Toutes les personnes qui souhaitent de prendre les bains pendant l'Automne, ou l'Hiver, sont priées de venir commander un jour d'avance, et d'en fixer l'heure pour le lendemain ou surlendemain.

Le prix est comme l'an passé; c'est-à-dire, pour chaque bain chaud, y compris le chauffage de la chambre et le linge, un Florin ou trois Francs, que l'on aura la bonté de payer en donnant l'ordre pour éviter au propriétaire les frais et des peines inutiles. car plusieurs personnes ont bien commandé le bain à différentes époques, mais n'étant pas venues, ont occasionné des pertes au propriétaire.

Laybach, le 30 septembre 1812.

signé Jacques Tschurn.